

Chapitre 1

La paroi orientale de la dent de Crolles déroulait ses immenses cataractes de roches orangées dans la moite tiédeur de ce matin de début d'été. L'air bruissait des mille échos familiers de la vallée, clarines des vaches, halètement d'un tracteur, appels des faucheurs; plus haut, dans le ciel immaculé, la stridence obsédante des choucas, les gardiens de ce temple minéral.

Deux silhouettes dérisoires gravissaient lentement les vastes dalles qui formaient le socle de la falaise. Elles parvinrent à l'attaque de la grande cheminée qui accédait à la grotte noircie comme un cratère de volcan, s'ouvrant à mi-pente.

Joachim surveillait attentivement son compagnon, solidement arrimé sur son étroit relais. Déjà plus de vingt mètres que Mathias avait dépassé le coin de bois vermoulu enfoncé dans la fissure par une cordée précédente. La difficulté n'était pas encore très grande, mais la roche était friable, et toute l'adresse du varappeur ne le mettrait pas à l'abri d'une prise instable. Joachim fut soulagé quand il vit Mathias surmonter d'un coup de reins la barre calcaire qui barrait l'accès de la gorge. Il attendit que le relais y soit installé pour s'élancer à son tour.

La grotte formait comme un havre improbable suspendu entre terre et ciel. Les deux jeunes Autrichiens s'y accordèrent une pause avant de reprendre l'ascension. Joachim plongea son regard vers ces lignes fuyantes et ce vide insondable qui s'ouvraient sous ses pieds. Mathias s'épongeait le front et scrutait la sortie de la gorge et le bloc coincé qui la fermait.

- *Das schwierigste liegt vor uns... Wie fühlst du dich?*

- *Mit dir an der Spitze fühle ich mich ganz sicher! Bald werde ich ebenso vorne klettern können.*

- *Ich will unter dem geklemmten Block Haken einschlagen. Pass mal auf⁵.*

Avec une agilité de chat, il escalada la fissure oblique qui conduisait vers la sortie et se stabilisa sous le surplomb; entre les dents, il glissa un piton et empoigna son marteau d'escalade. Le chant clair du métal s'enfonçant dans la faille indiquait que l'amarrage serait à toute épreuve. Sans attendre, Mathias mousquetonna la corde et enjamba le bloc coincé, avant de disparaître aux yeux de Joachim.

Malgré leur jeune âge, 17 ans à peine, les deux Tyroliens pouvaient se prévaloir d'une liste de courses qui n'aurait pas déparé celle de guides professionnels. Toujours en montagne, ils avaient gravi tous les géants des Alpes autrichiennes, Ötztal, Zugspitze, Grossvenediger, Dreiherrnspitze, Piz Buin, Grossglockner, et parcouru les Dolomites, pour se familiariser aux techniques de l'escalade extrême, dans le sillage de Ricardo Cassin. Ils s'étaient formés à la

5. - Le plus difficile est à venir... Comment te sens-tu?

- Avec toi devant, je me sens en toute sécurité! Bientôt, je pourrai aussi bien grimper en tête.

- Je vais pitonner sous le bloc coincé. Sois vigilant.

prestigieuse école d'escalade d'Heiligenblut. L'aisance financière de leurs familles leur avait permis également de se procurer les meilleurs équipements de l'époque, pantalon en whipcord, chaussures à semelle Vibram, anoraks et cagoules imperméabilisés, cordes en chanvre blanc d'Italie, crampons Grivel à douze pointes. Mais pour les courses en calcaire, ils préféraient les accessoires légers et délaissaient les tricounis⁶ au profit des espadrilles.

Pour les récompenser de leur réussite au baccalauréat, leurs parents leur avaient offert un mois de vacances dans le massif de la Grande-Chartreuse, et c'était là leur premier contact avec la France. Ils s'étaient installés dans la pension de famille de la mère Brun, à Saint-Pierre-de-Chartreuse et, de là, ils écumaient le massif, enchaînant les ascensions à un rythme endiablé. L'aisance et la souplesse de Mathias, la sûreté et l'esprit réfléchi de Joachim se complétaient à merveille. Ayant acquis dans leurs études une pratique courante du français, ils obtenaient sans difficulté les renseignements nécessaires à leurs expéditions.

Cette voie ne présentait pas de grandes difficultés techniques, à l'exception de quelques ressauts, et les longueurs s'enchaînaient rapidement. On était tout proche de la sortie, une dernière fissure délicate avait été négociée, et l'on abordait maintenant les pentes herbeuses qui conduisaient au plateau sommital. Plus question de relayer ; on progressait à corde tendue.

Soudain, ce fut le drame.

Une volée de pierres balaya la paroi. L'une d'elles heurta Mathias qui plongea, inanimé, dans le vide. En

6. Brodequins à ailes de mouche.

une fraction de seconde, Joachim réalisa qu'ils allaient être emportés tous les deux, trois cents mètres plus bas. Une racine de pin providentielle se dressait sur sa gauche. Il plongea vers elle et parvint à y enrouler un tour mort, juste avant que la corde ne se tende et ne les arrache tous deux au flanc de la montagne. L'attache se tendit avec un sifflement de fouet et vibra comme la corde d'un arc, mais résista au choc.

Pendant quelques secondes, Joachim resta le souffle coupé, crispé par la terreur, le cœur battant la chamade. Puis il se ressaisit et examina la situation.

Trente mètres plus bas, son compagnon pendait, inerte, sans connaissance. Son anneau d'encordement avait encaissé le choc, mais comment présumer de son état et de ses blessures ? Lui-même était plaqué contre la paroi par la tension de la corde autour de la racine, et tout mouvement lui était interdit. Impossible de trouver un autre amarrage, et c'était Mathias qui avait le marteau et les pitons. Il avait de plus en plus de mal à respirer, étouffé par son encordement, et l'engourdissement le gagnait inexorablement. A moins d'un miracle, ils allaient tous les deux mourir sur cette paroi hostile, à moins de cinquante mètres de ce sommet anodin.

De faibles échos de voix lui parvinrent soudain. Hurlant de toutes ses forces, avec l'espoir que le vent ne couvre pas ses cris, il tenta d'alerter des secours. Au moment de perdre espoir, il vit une tête se profiler dans le ciel, au-dessus de lui. Leur position se passait de commentaires ; l'individu avait disparu, mais Joachim reprit espoir, persuadé que les secours s'organisaient.

Enfin, le sauveteur apparut à nouveau, et descendit rapidement en rappel à ses côtés.

- Etes-vous blessé ?

- Je n'ai rien, mais pour mon ami, je ne sais pas...

- Tenez bon, je vais jusqu'à lui.

Il continua sa descente vers Mathias. Parvenu à son niveau, il fixa l'extrémité de sa corde au harnais du blessé à l'aide d'un mousqueton, puis remonta jusqu'au sommet. Quelques instants après, le corps inanimé fut hissé à l'abri sur le plateau. Joachim, à son tour, assuré par la corde qui le reliait à Mathias, les jambes flageolantes et l'angoisse au cœur, rejoignit l'équipe des sauveteurs.

Une jeune fille était penchée sur son camarade et lui administrait des soins.

- Bonjour. Vous avez eu de la chance que nous soyons là. Votre camarade serait probablement mort étouffé, et vous aussi sans doute. Rassurez-vous : quelques côtes fracturées et un bon traumatisme, mais il s'en remettra. Au fait, je suis Marie ; je suis élève infirmière à La Tronche ; voici Melchior, mon frère, celui qui vous a secouru ; et voici Bertrand, un ami. Mais dites-moi, vous êtes étrangers ?

- Nous sommes autrichiens, du Tyrol ; nous sommes étudiants à Innsbruck. Je m'appelle Joachim, et mon camarade Mathias.

Bertrand persifla peu courtoisement :

- Des Autrichiens... Mais le chancelier Hitler n'est-il pas lui-même natif de votre pays ? Sans doute aurait-il mieux valu, pour la paix de tous, qu'il exerce ses talents chez vous !

Joachim rougit sous le quolibet, mais Marie intervint :

- Garde ces bêtises pour toi, espèce de grand dadais, et viens plutôt nous aider à confectionner un cacolet pour transporter le blessé.

Confus et mortifié d'avoir été rabroué par la jeune fille, Bertrand tenta de se racheter en prenant en main les opérations d'évacuation. Il enroula à grandes brassées la corde des Autrichiens, la croisa en huit, enfila les anneaux autour de ses épaules, puis s'agenouilla. Melchior et Joachim glissèrent les jambes de Mathias dans les anneaux. Puis ils passèrent ses bras sur les épaules de Bertrand et lui lièrent les poignets pour le maintenir. Bertrand se releva sans effort et entreprit la descente vers le col du Coq. Marie fila en avant vers Saint-Pancrasse pour alerter les secours.

Se relayant fréquemment pour éviter de s'épuiser, les trois garçons transportèrent aussi vite que possible la victime jusqu'au col. Là, une camionnette les attendait avec le médecin du sanatorium de Saint-Hilaire, qui mit en condition Mathias pour le faire évacuer vers l'hôpital de Grenoble et les rassura sur son état. Les quatre jeunes gens enfourchèrent leurs bicyclettes après avoir démonté et s'être réparti celle du blessé, et prirent alors la route de Saint-Pierre.

- Joachim, vous paraissez épuisé et très choqué... Accepteriez-vous notre invitation à dîner ce soir ?

Reconnaissant pour cette proposition qui lui épargnerait une soirée de solitude à ruminer ces images dramatiques, le jeune homme ne se fit pas prier.

Le logis des Mollaret, les parents de Marie et Melchior, se tenait à l'écart du bourg, dans le hameau des Essarts, accroché sous les pentes du Charmant Som, à près de 1000 mètres d'altitude. C'était une solide demeure cartusienne, dont les murs défiaient les

siècles. Son vaste toit à quatre pans, en éteignoir, recouvert d'essendoles, semblait une main protectrice face à la montagne menaçante. Plus haut, dans la prairie, une grange massive à un étage complétait le domaine. Sur le seuil de la porte, la mère attendait, inquiète, avertie par cet instinct ancestral des paysannes. Elle fit le meilleur accueil au jeune Autrichien et se mit en peine de préparer le repas. Le père était encore à l'alpage avec les bêtes. Dehors, l'orage grondait.

Melchior fit les honneurs du logis. Le mobilier, simple et rustique, portait la patine du temps. Au mur, dans un cadre, la Croix de guerre du père et sa citation à l'ordre de l'armée, obtenue au Lingekopf. A côté, un fusil Mauser à lunette, parfaitement entretenu.

- Une récupération de guerre. Père l'utilise pour chasser le chamois !

On s'attabla devant une appétissante raclette. Dehors, la pluie ruisselait. Marie scrutait avec insistance le visage de Joachim. Ses cheveux couleur de blé mûr, son visage cuivré par le soleil, ses yeux turquoise, son charme juvénile et inconscient attiraient irrésistiblement la jeune fille. Il sentait peser sur lui le regard de l'adolescente et n'osait pas le croiser. Pourtant, il se sentait profondément troublé par la grâce de Marie, son corps de liane durci par la vie rurale, sa chevelure de jais et ses yeux pénétrants qui sondaient les âmes. A cet instant, le père rentra, dégoulinant de pluie. D'une main énergique, il secoua son béret et salua à la cantonade. D'un geste bienveillant, il invita la jeunesse à se rasseoir et s'attabla en silence.